Promenade dans Montreuil-sur-Mer au XVIII^{ème} siècle

Auteur : Émile Charpentier

Initialement publié dans *l'Almanach de Montreuil-sur-Mer, annuaire de l'arrondissement, P. Lefort éditeur, 1896*

Numérisation réalisée par B. Louchart (octobre 2018), et publiée sur son site internet : <http://histoire.montreuil.free.fr>

Pourquoi Sterne dans son *Voyage sentimental* se borne-t-il à dire en quatre ou cinq chapitres qu'il arrive à Montreuil et y trouve un domestique ? Pourquoi, dans *Tristram Shandy*, se contente-t-il de maugréer contre la montée trop difficile et ne nous a-t-il pas donné une description pittoresque de notre ville ?

Les anglais qui tiennent journal de leurs voyages en France, à la fin du siècle dernier, ne s'attardent pas en de longs récits. L'un d'eux qui a passé à Montreuil, le 20 octobre 1788, y est arrivé à six heures du soir, en a trouvé les portes fermées. Il raconte d'une façon assez plaisante qu'il a été ennuyé par les préposés de l'Octroi ; qu'à peine débarrassé de l'un d'eux qui lui a demandé « quelque chose pour boire au bon voyage du digne seigneur » il est tombé sur un autre : « Monsieur, il faut qu'on vous fouille ! » « Me fouiller, je quitte un douanier qui vient de le faire ! — Monsieur, il est d'un autre service. Il est pour la province, je suis pour la ville. » Il faut donner un nouveau pourboire et le voyageur étonné et écorché peut enfin passer les portes.

C'est tout ce que notre anglais a vu de Montreuil.

Et cependant la traversée de Montreuil était, à cette époque, assez curieuse. Après avoir passé sur les deux étroits ponts-levis qui protégeaient l'entrée de la Ville, on montait péniblement la grande-rue de la Ville-Basse, on passait par la porte Eauresche au-dessus de laquelle Henri IV avait fait graver, en 1600, « *Fidelissima Picardorum Natio* » et on arrivait par une pente des plus raides à la rue *Tire-Wicq* qui longeait les murs de la maison de M. Guéroult de Bois-Robert aujourd'hui n° 5 du *Parvis St-Firmin*. Arrivé là, on avait, à sa droite, l'hôtel des Regnier d'Esquincourt depuis : hôtel d'Acary de la Rivière et, à sa gauche, la sombre et vieille collégiale, de St Firmin, le logement des chanoines du chapitre et le cimetière qui donnait sur la rue du *Mont St-Firmin*. Le voyageur s'était déjà trouvé, depuis qu'il était à Montreuil, sur deux paroisses : celle de la Ville-Basse dite de St Josse au Val qui comptait, au milieu du siècle dernier, vers 1763, 141 maisons et 446 habitants, et celle de St Firmin, la seule qui ne relevait pas de St

Saulve, comprenant 83 maisons et 285 habitants. Il allait en voir bien d'autres. Ce que nous appelons la grande rue se nommait, dès qu'on quittait le parvis St-Firmin, la rue des *Procureurs* où se trouvaient la plupart des maisons des hommes de loi de la Ville à la fois notaires et avocats ; on arrivait ainsi au Parvis Notre-Dame ou presque en face de la Muette, poste de la police municipale se voyaient : le calvaire, le portail et la tour de la belle église de Notre-Dame, principale paroisse de la Ville. Elle avait deux curés, cette paroisse, pour 1439 habitants et 425 maisons. Après avoir passé devant l'auberge du *Cygne*, maison située au coin de la rue de la citadelle où nos échevins d'autrefois faisaient aux frais de la ville de si bons dîners à leur entrée ou à leur sortie de charge, on arrivait à la poste aux chevaux et à l'hôtel de France, rue de Heuchin, bâti sur l'emplacement de l'ancien château de Montreuil. Le voyageur avait le choix entre de nombreux hôtels situés le long de la grande rue alors : rue du *Pot d'étain*, jusqu'à la grande place où il trouvait la plus vieille auberge de la Ville : l'auberge du *Renard d'or*, relatée déjà dans des titres du XIV^e Siècle et gérée par la même famille depuis plusieurs centaines d'années. Presqu'en face de cette auberge antique: une grande mare qu'on appelait le *flot* : *la croix*, près de laquelle on pendait et exposait les criminels et où se tenait la grande Poissonnerie.

Jusqu'à présent, nous n'avons guère vu à Montreuil que la route royale, une belle rue en somme, bien que moins régulière qu'aujourd'hui et étranglée par ci par là. La description de l'abbé Goudemetz, assez méchante langue, est-elle exacte ? « Ce qui manque surtout dans la Haute-Ville, dit-il, ce sont des habitations et des habitants, la plupart des rues sont mal bâties et en pente. Il y a pourtant plusieurs gentilshommes qui leur font l'honneur de les habiter ».

Le pavé est déjà mauvais ; voilà qui est certain ; car, dans un document officiel de 1780, les échevins disent qu'il est à renouveler. Mais il y a de belles maisons, si l'on en juge par celles dont les ancres indiquent qu'elles ont été bâties de 1700 à 1780. Dans beaucoup d'entre elles, on y voit des plafonds, des ferrures et des boiseries, travaillés par des ouvriers d'art qu'on ne trouverait plus aujourd'hui.

Avant de nous rendre à la place d'armes et à l'abbaye de St Saulve, faisons le tour de l'église Notre-Dame. En la longeant sur sa droite, nous arrivons à son cimetière, aujourd'hui jardin dépendant d'une jolie maison et nous débouchons sur la place de la petite Poissonnerie. Il y avait là un petit portail auquel on accédait par plusieurs marches.

Dans mon enfance, M^{elle} Gence, descendante d'une des plus anciennes familles de la Ville, morte dans un âge avancé, m'a bien des fois raconté qu'elle avait fait sa première communion à Notre-Dame et qu'elle se rappelait d'autant mieux la porte donnant sur la petite Poissonnerie, qu'elle en avait, ce jour-là, dégingolé les marches.

Des petites maisons étaient accolées à cette église, tout autour du chœur : et derrière il n'y avait, pour regagner la rue du *Change*, qu'une ruelle nommée à très juste titre « *ruelle froide* ». On hésita longtemps à prendre comme église paroissiale, en 1792, Notre-Dame ou St-Saulve ; mais St Saulve était plus solide

et la démolition de Notre-Dame dégagait fort heureusement toute cette partie de la Ville, rendait les communications entre les diverses places et les rues les plus animées, beaucoup plus agréables et plus faciles. Avant de prendre la ruelle froide on apercevait dans presque toute sa longueur la rue des *sœurs grises* où se trouvait l'hôtel de Longvilliers qui fut pendant un temps le tribunal et qui est aujourd'hui la Sous-Préfecture ; les maisons des familles Hurtrel d'Arboval, du Blaisel, d'Ordre, l'école des sœurs de la Providence, la maison de Wagnier de Wailly aujourd'hui école communale des garçons, en face du couvent des sœurs grises.

Rue du *Change*, rien de bien curieux ; mais nous arrivons sur la place d'armes. Au fond l'église St Saulve et, sur l'emplacement de la Mairie actuelle, les lourds et vastes bâtiments de l'abbaye.

L'Hôtel-de-Ville est à notre droite, si ancien, si peu solide, ayant besoin de réparations telles qu'on n'osera pas en 1789 y faire la réunion des trois ordres, lors des élections pour les Etats-Généraux.

Sur notre gauche, dans le fond : la chapelle de l'Hôtel-Dieu avec son clocher recouvert en ardoise ; la porte principale de l'Hôtel-Dieu avec la chaîne de la cloche d'entrée au bout de laquelle pend une croix de bois en guise de poignée. En avant, une mare ; un corps de garde qui a été démoli, il n'y a pas si longtemps ; et plus près de la maison à grandes fenêtres et à balcons forgés, un puits comme il y en avait alors à Montreuil, sur toutes les places et à certains carrefours.

Le clocher de l'Eglise St Saulve est le Beffroi de la Ville, depuis que les religieux le lui ont vendu, le 28 novembre 1642, et vers le milieu du XVIII^{me} Siècle, on a refait la toiture de la tour et reconstruit le guet au-dessus. En jetant les yeux sur cette église, on est pénétré de l'importance, de la puissance de l'abbaye et des moines dont elle était la chapelle. Pour que celle-ci ne servît pas de paroisse, l'abbaye, dit-on, avait créé, à ses côtés, l'église St Wallois située place de ce nom, ainsi que son cimetière, aujourd'hui : *jardin Bellembert*. Paroisse assez importante, si on la compare aux autres ; la seconde, après Notre-Dame : comprenant 126 maisons et 418 habitants. La maison des *sœurs grises*, couvent autrefois important, se trouve en face.

En descendant vers les remparts, on arrive à *l'Hôpital des orphelins* fondé en 1642 par M. le comte de Lannoy, gouverneur de Montreuil. Treize religieuses s'occupent, à l'époque dont nous parlons, des quarante orphelins: (vingt de chaque sexe) qui y sont élevés et nourris ; au numéro 7 de cette rue se trouve la loge maçonnique que les officiers de la garnison viennent de fonder. Au bruit assourdissant que font les forgerons cantonnés dans les rues de *Clape-en-bas*, *Clape-en haut*, nous nous dirigeons vers la plus petite paroisse de la Ville, grande autrefois quand elle s'étendait jusqu'aux vieux murs de la garenne : vers l'église St Jacques (43 maisons, 139 habitants). Elle a cependant son cimetière, comme toutes les autres et ce cimetière est autour de l'église. Le curé : Poultier, l'aîné des dix-sept enfants de Charles-Antoine-Remi Poultier et de Marie-Magdeleine Ducrocq, prêtera, le premier, serment à la Constitution civile du clergé, le 23 Janvier 1791, et sera suivi par son voisin : Havet, le curé de St-Wallois. Toute

cette partie de la Ville a des rues qui s'arrêtent net contre le rempart. Ces rues descendaient autrefois jusqu'aux anciennes fortifications qu'on voit encore. Ce qu'elles étaient : on peut s'en faire une idée : bordées de pauvres maisons faites en torchis couvertes en paille ; on comprend les ravages qu'y fit la peste ; n'y laissant qu'une seule famille : les Becquelin. Lorsqu'on fit la nouvelle enceinte, sous Henri II, on ne laissa dehors que la partie de Ville déjà abandonnée.

La porte de France, avec ses ouvrages avancés susceptibles d'une bonne défense avait un véritable cachet. Assez semblable à la porte actuelle de Boulogne, ayant au dessus de sa voûte, un corps de garde comme la porte Eauresche avait sa poudrière, elle contribuait à donner à Montreuil un aspect de sérieuse ville forte. Sa démolition nécessitée par les besoins de la circulation, surtout pour les jours de marchés, a été déplorée par les amateurs de pittoresque et les archéologues.

Les villes aux vieilles fortifications intactes deviennent de plus en plus rares. Ce n'est pas seulement au point de vue historique qu'il faut conserver les murailles des XVI^e et XVII^e siècle : elles attirent les touristes et font à la ville une renommée qui lui profite. En continuant le tour du rempart au delà de la Porte de France, nous arrivons au *Bouillon*, aujourd'hui siège de la Société de Tir, bastion dans lequel on installa, en 1792, mais pour peu de temps, le cimetière unique de la ville, remplaçant heureusement les sept cimetières qui attristaient Montreuil déjà si sombre et si peu animé. Plus nous approchons de la Citadelle dont plusieurs des ouvrages ont été construits par Vauban, plus les tours se pressent contre les murailles. La garnison logée dans l'enceinte de la citadelle se composait d'une compagnie de 80 soldats invalides commandée par un capitaine-major. Quand il y avait d'autres troupes : un bataillon d'infanterie, parfois un escadron de cavalerie ; elles étaient logées chez l'habitant et, avec les troupes de passage, constituaient une bien lourde charge pour la ville. La citadelle faisait partie de la paroisse Saint-Pierre. Eglise et cimetière étaient situés à côté des Capucins, le long de la chaussée qui porte encore aujourd'hui ce nom. Et quelle paroisse : 46 maisons 174 habitants !

Si nous en avons fini avec les paroisses et les cimetières, nous n'avons pas encore vu tous les établissements religieux : il nous reste à passer devant l'abbaye royale de Ste-Austreberthe. Je renvoie, pour l'histoire et la description de cette célèbre et ancienne abbaye de femmes à la consciencieuse et complète étude que M. Braquehay vient de faire paraître (peut-on parler de Montreuil sans parler de lui ?) sous le modeste titre d' « Essai historique sur l'abbaye royale de Ste-Austreberthe ». Qu'il me suffise, pour faire comprendre aux lecteurs ce qu'était un riche monastère avant la Révolution, de leur dire qu'il occupait ce qui est aujourd'hui : la place Ste-Austreberthe, le pensionnat, l'Ecole militaire d'enfants de troupe et le magasin aux tabacs. Ce n'est pas tout : en face et tenant toute la rue Porte Becquerelle, le couvent des Carmes sur l'étendue duquel on a pu créer : toute les maisons de cette rue et de la rue Denis-Lambin, la rue Denis-Lambin elle même, la prison, la gendarmerie, le tribunal et les divers services communaux qui

tiennent dans leur chapelle, ancienne église St Wulphy. Ces bons Carmes avaient su joindre l'agréable à l'utile. « A côté de leur pensionnat, ils avaient, ayant la franchise des droits sur les boissons, établi une cantine aujourd'hui la maison du concierge du tribunal. Les magistrats, les riches bourgeois, ceux à qui leur position ne permettait pas l'entrée des cafés et on était à cette époque fort sévère sur l'étiquette, allaient y boire la bouteille de vin. Les religieux prenaient place à côté du consommateur », et ajoute M. de Calonne, l'auteur de cette partie du Dictionnaire historique du Pas-de-Calais que je cite textuellement « la régularité souffrait beaucoup de ces habitudes funestes ». Cela devait jeter néanmoins un peu de gaieté dans l'existence par trop monotone des Montreuillois ; ils ne devaient pas s'en plaindre. Ajoutez à cela quelques bonnes parties d'arc, d'arbalète et d'arquebuse, car il existait des sociétés où l'on s'exerçait à ces trois armes, les réunions des six confréries, les messes de corporations, et vous aurez, avec les processions et la ducasse de la St-Maclou, la nomenclature des distractions d'autrefois.

A cela près, j'aime encore mieux notre ville d'aujourd'hui et notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les plaintes et doléances du clergé, de la noblesse et du tiers-état de Montreuil en 1789.

Mais cette étude nous conduirait trop loin et ce sera pour une autre fois.

E. CHARPENTIER.